

**INDICATIONS DE CORRECTION DU TEST D'ACCES A
LA PREPARATION AU CONCOURS D'ASSISTANT
TERRITORIAL QUALIFIE DU PATRIMOINE ET DES
BIBLIOTHEQUES**

MARDI 7 SEPTEMBRE 2010

Le test d'accès à la préparation au concours d'assistant territorial qualifié du patrimoine et des bibliothèques est à la fois un test de pré requis et un test de positionnement. Il doit permettre d'accueillir en formation les agents détenteurs d'un niveau déterminé de compétences écrites et de raisonnement puis d'orienter le contenu de la formation en fonction de leur besoin.

SEQUENCE 1 : ANALYSE ET REFORMULATION (10 POINTS)**Document 1**

Si les livres pratiques sont les plus lus, les romans policiers et les autres romans sont les genres préférés des Français. La progression des romans policiers sur dix ans est très nette au détriment des autres romans, globalement en recul. Les romans sentimentaux se portent bien (avec une bonne proportion de lectrices chez les 15-30 ans). Les romans de science-fiction et de fantastique sont plutôt en progression. Prédilection des femmes pour la fiction: sans surprise, 92% du lectorat des romans sentimentaux sont des femmes. Mais elles représentent aussi 82% du lectorat des biographies romancées et plus des deux tiers de celui de la littérature classique ou des romans contemporains. Les ouvrages de science-fiction et de fantastique par contre sont presque autant lus par les hommes que par les femmes. Les hommes globalement préfèrent les essais, les livres d'histoire, les bandes dessinées ou les mangas.

Article de la rubrique « La littérature, fenêtre du monde »
Mensuel N° 218 - août-septembre 2010
La littérature, fenêtre sur le monde

Document 2

... Il apparaît notamment que Michel Houellebecq, Amélie Nothomb et Fred Vargas sont les auteurs les moins lus par les personnes faiblement diplômées et les plus lus par des personnes lisant plus de 20 livres par an.

À l'inverse, les deux auteurs de bande dessinée Zep et Goscinny touchent le plus les faibles lecteurs. Reste qu'ils ont aussi souvent été lus par de forts lecteurs. En dépit des apparences, *Harry Potter* n'est pas seulement un titre pour enfants et adolescents: 22% des femmes et 14% des hommes de 31 à 45 ans en ont déjà lu un tome. Quant au lectorat de Marc Levy et de Bernard Werber, il apparaît très diversifié, réunissant à la fois de forts lecteurs mais aussi de plus faibles ou alors centrés sur un genre particulier, la science-fiction dans le cas de Bernard Werber, le roman sentimental pour Marc Levy.

Source: Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, La Découverte/ministère de la Culture et de la Communication, 2009.

Document 3

La littérature (sans compter la bande dessinée ni les livres jeunesse) arrive en tête des ventes de livres en France (26,2% des exemplaires vendus), suivie des livres jeunesse (17,4%) et des beaux livres et livres pratiques.

Source : Syndicat national de l'édition, «Repères statistiques 2009 France-International. Données 2008»

Document 4

Pour savoir ce que lisent les Français, on ne peut guère s'en tenir aux meilleures ventes de livres. Et pour cause, 6 millions de personnes empruntent chaque année plus de 132 millions d'ouvrages dans les bibliothèques municipales. Une enquête menée par le sociologue Claude Poissenot et parue dans *Livres Hebdo* (n° 780, 5 juin 2009) permet de mieux cerner les spécificités des emprunts. Premier constat, la fiction représente 99% des titres les plus empruntés. Bien plus donc que pour les ventes de livres.

La bande dessinée a une place beaucoup plus importante que dans les ventes. *«Autant l'emprunt de BD est marqué dans les bibliothèques, autant la littérature occupe une place centrale dans les ventes. Au moins pour les titres à succès, la tendance est à l'achat de littérature et à l'emprunt de BD»*, explique le sociologue. Autre fait remarquable, les titres jeunesse occupent une place majeure. Les chiffres sont éloquentes : dans les dix premières places du top 50 des livres les plus empruntés de janvier à octobre 2008, on compte six *Titeuf* de Zep et deux *Tom-Tom et Nana* de Jacqueline Cohen. Sur la même période, le dernier *Harry Potter* de J.K. Rowling, qui est en tête des ventes, n'apparaît pas dans le top 50 des livres empruntés. Invoquer un «effet retard» des emprunts par rapport aux ventes ne suffit guère à expliquer le fait que le classement des livres les plus empruntés ne correspond pas à celui des best-sellers : *«On voit émerger des "romans de bibliothèques" qui ont un succès dans ce cadre plus que dans le commerce du livre. (...) Dans la discrétion des choix faits en bibliothèques s'affirment des références littéraires qui ne trouvent guère dans les médias ou auprès des critiques une place importante.»*

Source : *Livres Hebdo*, n° 780, 5 juin 2009.

1- Compléter les phrases de manière à conserver le sens des propos pour chaque document (4 points) :

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra conserver le sens du propos. Retirer 0,5 point par faute d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Propositions :

Le lectorat de Michel Houellebecq, Amélie Nothomb et Fred Vargas est généralement diplômé et lecteur assidu.

Le critère le plus pertinent pour savoir ce que les français lisent le plus est le type d'ouvrages empruntés

Le lectorat de Marc Levy et de Bernard Werber est hétérogène en termes d'habitudes de lecture

2- Résumer le document 4 en 3 phrases en reformulant le contenu (6 points) :

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra éviter les propos trop généraux insuffisamment informatifs. Retirer 0,5 point par faute d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Propositions :

Le critère le plus pertinent pour juger des goûts de lecture des français est le type d'ouvrages empruntés dans les bibliothèques, qui ne correspond pas toujours à celui des ouvrages les plus vendus.

Ainsi, les ouvrages de fictions comme les bandes dessinées sont notablement plus empruntés qu'achetés.

La différence de tendances entre pratiques d'achats et pratiques d'emprunts ne peut s'expliquer par le simple décalage de mise à disposition mais semble impliquer l'émergence de choix de lectures dissidents par rapport au merchandising des canaux de vente des livres.

SEQUENCE 2 : ANALYSE, CONNAISSANCES ET CAPACITES A DEVELOPPER (15 POINTS)

La tradition orale n'est plus ce qu'elle était

Qu'appelle-t-on tradition orale ? Existe-t-il encore des sociétés que l'on peut qualifier de « sociétés de tradition orale » ? Pourquoi ce domaine revient-il à l'honneur et sous quelles formes ? Au sens le plus large, la tradition orale est l'ensemble des expressions orales d'une culture, s'appliquant aux interactions sociales fondamentales, normées par la société dans leur forme et leur usage : salutations, formes parlées des langues techniques et des métiers, rhétoriques juridiques, paroles rituelles ou ludiques, et créations esthétiques dont certaines correspondent à des genres qui nous sont familiers tels que chansons, contes, berceuses - on remarquera que les genres dits de l'oralité ne s'adressaient plus guère chez nous qu'à des enfants jusqu'à une époque récente.

La « littérature orale » est une partie de cette tradition. On la définit souvent comme un ensemble de genres, en privilégiant les contenus et leurs formes plutôt que le canal (voix) et les processus (mémorisation et transmission) : mythes, proverbes, épopées, légendes, formules gnomiques, prophéties, listes et inventaires généalogiques, cours d'amour, devises, maximes, devinettes, fables, prophéties..., inventaire fourni et divers à travers le monde. Dans de nombreuses sociétés de tradition orale, pratiquement toute élocution est un genre, identifiable et interprétable par les participants de cette culture. (...)

De la folklorisation à la marchandisation

« *Un vieillard qui meurt, en Afrique, c'est une bibliothèque qui disparaît.* » L'aphorisme du poète Amadou Ampâté Bâ a fait le tour de la Terre. Joint au thème de l'extinction des langues et des visions précoloniales du monde, il a contribué à confiner la notion de tradition orale aux sociétés qui n'auraient pour horizon culturel que la parole des anciens. Dans ce contexte, tout le monde s'accorde pour dire qu'il est urgent de conserver les traces des langues et des discours menacés de disparition. Préoccupation légitime, mais aussi alibi : il est plus facile d'amasser des giga-octets d'archives que de préserver l'usage d'une langue, attitude qui demande des efforts politiques, financiers et humains autrement plus lourds. Si la tradition orale n'est qu'un acte de conservation dans son sens le plus limité, alors il suffit de recueillir (enregistrer), écrire (transcrire, traduire), documenter (gloser) pour sauver (sur la toile mondiale, majoritairement, ou dans les musées) tout ce qui a pu être récolté dans le naufrage.

Les intéressés eux-mêmes y trouvent d'ailleurs souvent un intérêt et parfois une consolation. Mais la mémoire en jeu dans la tradition orale n'est pas seulement conservation. Elle est traitement de la perception, tension entre pérennité et flexibilité, outil de construction.

Prenons l'exemple d'un groupe qui accède depuis peu à l'alphabétisation : au Brésil central (Mato Grosso), sur le haut cours du Xingu, vivent une douzaine de groupes indiens qui parlent des langues différentes - tupi, arawak, ge, trumai, caribe - mais qui

ont produit au cours des siècles une culture partagée, rythmée de cérémonies collectives et tissée d'alliances intertribales. Ce territoire indigène, exploré vers la fin des années 1880 et protégé depuis les années 60, est maintenant victime de la proximité de routes, de villes nouvelles et de l'afflux de visiteurs, de touristes, de médias et d'ONG qui ont transformé son équilibre social. L'un de ces groupes, les Trumai, très peu nombreux, parlant une langue isolée, peu compétitifs au sein même de cette aire culturelle, ont perdu peu à peu l'usage de leur langue au profit du portugais, en même temps que certains savoirs et objets culturels.

Depuis une vingtaine d'années, une nouvelle forme de nostalgie du passé les incite à accumuler bandes magnétiques et photographies collectées par les anthropologues ou les visiteurs depuis les années 50 et à en produire eux-mêmes. Ils tentent d'écrire les mythes, de reprendre des rites désormais folklorisés, de s'autofilmer. Pourquoi et pour qui ? Ils disent vouloir « retrouver » ou « préserver » leurs traditions et, pour ce faire, accumulent les marques matérielles de leur coutume ou de leur mémoire (rituels, mythes, généalogies, taxinomies, savoirs techniques, recettes...). La culture et la tradition orale deviennent ainsi des biens collectivement possédés, pouvant être séparés de leur fonction première et de leur contexte d'usage. Bref, ils se construisent un patrimoine. Cette patrimonialisation de la culture et de la langue, à l'image de cette vision de la culture sur laquelle se fondait l'anthropologie culturaliste américaine, reconstruit un passé qui prend valeur d'exemple.

L'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro a montré qu'au moment de la conquête, les Indiens des basses terres d'Amazonie étaient davantage animés par une éthique d'ouverture à l'autre que de permanence. Aujourd'hui, nous jugeons que le « bon » Indien est celui qui sait rester conforme à la coutume. Cette sanctification de la tradition induit non seulement sa folklorisation mais aussi sa transformation en marchandise. Désormais, tout a un prix : un chant rituel vaut plus cher qu'une technique de pêche, un mythe ancien qu'un nouveau. D'où l'ambiguïté de la relation qu'entretiennent certaines sociétés avec leur tradition orale : en même temps qu'une identité, c'est une monnaie d'échange. On va donc documenter, bien qu'il y ait maintes raisons de ne pas le faire : ce morcellement et cette mise à distance qu'implique la fixation sont acceptés des deux côtés - Indiens et Blancs - pour des raisons différentes : dans un monde qui ne leur fait guère qu'une place marchande, l'objet d'échange des Indiens est leur culture folklorisée, leurs mythes, non pas vivants mais écrits, tandis que la sauvegarde d'un patrimoine qui disparaît est aux yeux de l'Occident un moindre mal. Cette nouvelle donne provoque des déchirements, puisqu'il faut garder en décontextualisant, alors que le contexte donne forme et sens à la tradition. Le passé devient l'étalon : un patron inamovible et valorisé. En revendiquant la filiation de ce passé, l'identité se fige sur quelques éléments anciens et se reconstruit, c'est la « réanimation » ou revitalisation de la tradition orale, but avoué des programmes mondiaux, souvent en opposition avec les politiques nationales qui œuvrent pour éradiquer les langues minoritaires ou gênantes.

Aurore Monod-Becquelin

Article de la rubrique « Pourquoi parle-t-on ? L'oralité redécouverte » Mensuel
N° 159 - Avril 2005

1- Expliquer, en les commentant, les extraits suivants (10 points) :

« Cette patrimonialisation de la culture et de la langue, à l'image de cette vision de la culture sur laquelle se fondait l'anthropologie culturaliste américaine, reconstruit un passé qui prend valeur d'exemple. »

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra fournir une analyse exhaustive en contexte. Retirer 0,5 point par faute de grammaire, d'orthographe ou de syntaxe. Proposition :

L'idée défendue est que le rapport des Trumai à leur patrimoine est influencé par une approche américaine reposant sur une muséification des pratiques culturelles et linguistiques, c'est-à-dire à la réduction de ces pratiques au seul souci de leur réactivation et de leur conservation. La notion de « reconstruction du passé » implique que cette réactivation ne permet pas un accès direct au passé et qu'il s'agit là toujours d'un passé dénaturé, inauthentique, re-conceptualisé par rapport à un présent qui s'est fixé ce devoir de reconstruction. Le fait que ce passé « reconstruit » prenne valeur d'exemple est doublement questionné ici. La question porte aussi bien sur le bien fondé de prendre le passé pour exemple pour la seule raison qu'il est le passé, que sur le fait, si tant est qu'il soit justifié de prendre systématiquement le passé pour exemple, de prendre comme référence un passé reconstruit et forcément fantasmé.

« Dans un monde qui ne leur fait guère qu'une place marchande, l'objet d'échange des Indiens est leur culture folklorisée, leurs mythes, non pas vivants mais écrits, tandis que la sauvegarde d'un patrimoine qui disparaît est aux yeux de l'Occident un moindre mal. Cette nouvelle donne provoque des déchirements, puisqu'il faut garder en décontextualisant, alors que le contexte donne forme et sens à la tradition »

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra fournir une analyse exhaustive en contexte. Retirer 0,5 point par faute de grammaire, d'orthographe ou de syntaxe. Proposition :

Le mécanisme évoqué dans la citation précédente est ici détaillé. Ce qui est en jeu ici, c'est de montrer que la notion même de sauvegarde du patrimoine contribue à la perte de ce dernier. La folklorisation évoquée (certains évoquent même une disneylandisation) semble paradoxalement la seule possibilité d'échapper à l'extinction totale. Les cultures orales sont condamnées à être écrites, ce qui constitue une modification, non pas de degré, mais de nature.

2- Que pourrait-être une politique de développement patrimonial durable ? (5 points)

A l'appréciation du correcteur. Assez courte, la réponse ne devra pas forcément comporter de phase introductive ni conclusive, mais devra être structurée et informative. Retirer 0,5 point par faute d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Proposition :

Il est difficile d'échapper au paradoxe décrit plus haut. Toute politique patrimoniale porte en elle-même les germes de dénaturation ou de destruction de l'objet même qu'elle entend sauvegarder. Le problème est patent pour le patrimoine matériel, mais la difficulté est encore plus difficile à surmonter en ce qui concerne le patrimoine dit immatériel, dont la définition même est souvent volatile.

Envisager une politique de développement patrimonial durable, consisterait, précisément, à permettre à la population détentrice du patrimoine de s'en sentir investie, tout en le faisant vivre et donc, éventuellement, évoluer.

On peut citer la pratique de l'inventaire participatif à l'occasion duquel la communauté prend en charge le défi d'inventorier elle-même ses biens patrimoniaux qu'ils soient naturels, culturels, matériels ou immatériels. Ce type d'expérience, mené par exemple dans la ville de Santa Cruz au Brésil, permet d'éviter une muséification du patrimoine et remet ce dernier à sa place, celle d'un garant de la cohésion sociale et du sentiment d'appartenance à une communauté.

**SEQUENCE 3 : ARGUMENTATION ET STRUCTURATION DES PROPOS
(15 POINTS)**

- 1- Rédigez une introduction comportant une contextualisation, une problématique et une annonce des deux parties du plan que vous proposeriez pour répondre au sujet «la gratuité, permet-elle de résoudre les inégalités d'accès à la culture ? » (8 points)

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra proposer une introduction comportant les 3 phases requises, contextualisation, reformulation de la problématique et annonce de plan. Cette dernière sera d'autant plus pondérée qu'elle ne sera pas scolaire (dans un premier temps, nous verrons que.., puis dans un second temps,... à éviter). Retirer 0,5 point par faute d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Proposition :

A l'heure où les journées du patrimoine, exportées dans de nombreux pays européens, rencontrent un succès grandissant, on peut s'interroger sur le rôle de la gratuité quant à ce succès. Afin de garantir une égalité d'accès aux dispositifs culturels, doit-on concentrer les efforts sur la gratuité, ou bien existe-t-il d'autres leviers sur lesquels il serait plus urgent d'agir ?

Si le coût d'accès crée des inégalités d'accès difficilement défendables et qu'il est important de résoudre, le facteur économique ne semble néanmoins pas le plus déterminant des obstacles.

- 2- Répondez dans l'espace imparti à la question « à l'heure du numérique, quel avenir pour les bibliothèques ? » en utilisant le schéma argumentaire « certes ».... « cependant »..... (7 points)

A l'appréciation du correcteur. Le candidat devra respecter le schéma logique proposé et développer une argumentation cohérente avec la portée logique de chaque connecteur. Retirer 0,5 point par faute d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Proposition :

Certes, la multiplication des ressources virtuelles semble mettre en péril le fonctionnement traditionnel des bibliothèques. En effet, la numérisation et l'informatisation impliquent une révolution aussi bien en termes de stockage de l'information qu'en termes de recherches documentaires.

Ce sont aussi bien les locaux et leur aménagement, le matériel mis à disposition que les métiers de bibliothécaire et documentaliste qui sont amenés à subir une refonte radicale.

En outre, au-delà de ces nécessaires et coûteuses adaptations, on peut aller jusqu'à s'interroger sur la pérennité même du métier et du lieu, les projets de bibliothèques numériques et la banalisation des ressources virtuelles se systématisant.

Cependant, la plupart des bibliothèques ont déjà anticipé les profonds changements auxquelles elles auront à faire face.

Elles ont, d'une part, accompagné la numérisation et proposent des supports adaptés autour de regroupements thématiques.

En outre, elles ont entrepris une réflexion sur la recherche documentaire adaptée aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, compétence qui fait souvent défaut aux natifs numériques comme aux autres.

Enfin, un nombre non négligeable de lecteurs emprunteurs continue à privilégier le support papier et l'objet livre, ce qui implique une coexistence des ressources matérielles et virtuelles.